

Rev. Hellos <sup>depuis</sup> 30 Nov 1901

## MARINOS KONDARAS

NOUVELLE GRECQUE (1)

J'aimais les excursions depuis ma jeunesse. J'entrais dans une barque, je prenais avec moi mes cordes et mes lignes, et si l'envie me prenait de pêcher, je pêchais. Au cas contraire, si le vent soufflait, je hissais la vergue, je déployais la voile, je gagnais le large, j'abordais au hasard sur la rive opposée, et je débarquais, en quête de nouveau. Un jour, le vent d'aval me poussa vers Nérochori. Où se trouve Nérochori (2), vous l'apprendrez, quand vous irez voir Chloronisi (3).

Une fois à terre, l'idée me vint d'aller allumer un cierge à saint Nicolas, le saint de l'endroit. En montant la côte, que vis-je? Un enterrement. Il venait d'une maisonnette, située au bout du village, et se dirigeait vers l'église. Mauvais signe, pensai-je. Heureusement, c'était l'enterrement d'une vieille femme. Der-

(1) M. C. C. Michaélidis, l'auteur de cette nouvelle, est plutôt connu en Grèce sous le pseudonyme d'Argyris Eftaliotis. Il vit à Liverpool, où il fait du commerce. Il a publié, en grec vulgaire, quelques pièces de vers, des *Histoires des Iles*, où sont dépeintes, avec beaucoup de talent, les mœurs des paysans hellènes, les *Cahiers du vieux Dimos*, sorte de description psychologique de la Grèce d'aujourd'hui, la *Ramasseuse d'olives*, nouvelle, le *Vampire*, drame, et il écrit, en ce moment, une *Histoire du romainisme*, dont le premier volume vient de paraître. *Marinos Kondaras* est tiré des *Histoires des Iles*. Ce volume a été traduit en anglais sous le titre : *Tales from the Isles of Greece*; Londres, Dent et Co.

(2) Village de l'eau.

(3) Ile verte.

rière le cercueil, on soutenait un pauvre vieux, qui ne pouvait presque plus marcher. Quelques femmes âgées suivaient, avec deux ou trois hommes. Je me joignis à eux.

Nous entrâmes dans l'église.

— Bel amusement, disais-je en moi-même. Sortir pour une promenade et accompagner un enterrement, que j'aurai toute la nuit devant les yeux !

Le village n'avait pas d'autre église que Saint-Nicolas. C'était une église petite, basse et très sombre, qui devait avoir une centaine d'années. Ni colonnes à l'intérieur, ni coupole dans le haut. Elle se terminait en terrasse, comme les maisons. Quelques petites fenêtres seulement et, sous les pieds, de la terre durcie. Les grilles de la partie réservée aux femmes étaient très serrées et très noires, de même que les stalles. En revanche, l'iconostase, en bois de noyer bien travaillé, touchait presque le toit. C'était là qu'on voyait la richesse. L'icône de saint Nicolas occupait plus de place que celle de la Vierge elle-même. Sa veilleuse était faite d'un gros lingot d'argent. Ses couronnes et ses autres ornements ne se comptaient pas. Ce n'était que bateaux et ancres d'or. On n'apercevait que le visage du saint, tant il y avait d'or et d'argent.

Le temps de regarder autour de moi, et l'on avait mis le cercueil dans la nef. Les chants cessèrent un instant; on n'entendit plus que le pétilllement des lampes et des cierges. Il y eut quelques minutes glaciales. Quand le pope commença son office, je me retournai, pour voir le vieux. Il tremblait de haut en bas, et on le soutenait, comme s'il relevait d'une grave maladie. Pâle, grand, quoique courbé; de longs sourcils, lui tombant sur les yeux; des lèvres tremblotantes; une moustache et des cheveux tout blancs; un beau vieillard enfin, mais dans quel état !

Une demi-heure après, nous étions dans le cimetière, à côté de l'église. Quand les premières pelletées de terre tombèrent dans la fosse, le vieux n'y tint plus. Il s'affaissa sur l'herbe, et murmura quelque chose. On lui jeta de l'eau, on le releva. Rien. On le porta dans la

cellule du pope. Là, il entr'ouvrit les yeux, jeta un regard sur l'icône de saint Nicolas, et ne bougea plus. Le vieux était mort.

Je quittai l'église et, ne sachant que faire, je me dirigeai vers l'échelle. Quand j'arrivai, tout le monde savait déjà que le vieux Marinos Kondaras était mort, du chagrin d'avoir perdu sa Lémoni bien-aimée.

Je pris un escabeau, et je m'assis près du rivage. Comme je fumais mon narghilé, survint le capitaine Thanasi, qui me souhaila la bienvenue. Il venait souvent en face nous apporter du poisson, et je le connaissais. Je lui offris un mastic (1) pour l'amadouer, et il s'installa près de moi. Je savais qu'un verre, pour lui, n'était rien; je lui en commandai un second, et bientôt les mastics absorbés commencèrent à parler, pour en faire venir d'autres.

Le capitaine Thanasi n'était jamais à court de paroles. Cette fois, le prétexte, il l'avait sous la main; c'était le vieux Marinos Kondaras, l'alcyon des îles de Musc, qui, autrefois, avait fait trembler l'Anatolie.

— Commençons par le commencement, me dit le capitaine. J'étais tout jeune et mousse sur la bombarde du capitaine Manoli (Dieu lui pardonne!), quand parut, un jour, le bac de Marinos Kondaras. Il était venu se terrer ici. Dieu sait depuis où on le pourchassait. Car il avait toujours quelque histoire. Si ce n'était pas pour un meurtre, c'était pour un vol. Il arriva, soi-disant pour affaires, avec cinq ou six poulpes au fond de sa barque et quelques huitres et oursins. Un vrai vatrien. Son couteau était toujours rouge, quelquefois de son propre sang, quand il s'enivrait et qu'il se coupait les muscles, par bravade. Mais quand même, c'était un gaillard, le démon, et un beau gaillard !

Une fois sa barque amarrée, il descend à terre, et va droit à la vigne de Gligori Fisèki. Il saute le mur, emplit son tablier de raisins, et revient, comme si de rien n'était. Mais en sortant, le propriétaire le pince.

(1) Eau-de-vie parfumée avec de la gomme de lentisque.

Celui-ci était alors le coq du village; un braillard terrible. Il pousse des cris à la vue du voleur. Kondaras se met à rire, et se dirige vers sa barque; Fisèki le poursuit; les voisins entendent les cris et s'assemblent peu à peu. Marinos s'était assis tranquillement dans son bateau, et mangeait les raisins avec ses compagnons. Les nôtres s'échauffent, s'élancent dans la barque, veulent s'emparer de lui. Il se lève, saute sur le sable du rivage, tire son couteau et leur dit :

— Forcés que vous êtes, vous ne savez donc pas que je suis Marinos Kondaras?

Plus un ne bouge. Mais Fisèki n'avait pas envie de reculer, de peur d'être ensuite taquiné par les siens. Il lui dit donc :

— Moi, je m'appelle Gligori Fisèki. Si tu as le cœur de te mesurer avec moi, laisse ton couteau, et viens, que nous luttons sur le sable.

Marinos regarde Gligori dans les yeux, et sourit. Il ôte son gilet, le jette à terre avec son couteau, puis commence à marcher en rond, en agitant ses mains, comme s'il entraînait dans la danse. Gligori en fait autant.

— Et celui qui tombera payera à boire à toute la bande, ce soir.

— Jusqu'au matin, répond Marinos.

— Avec les violons?

— Avec les violons.

Ils se regardent d'un air sauvage, puis se précipitent l'un sur l'autre. Le temps de dire *amen*, et c'était fini. Kondaras saisit Fisèki par la taille et l'étend, les jambes en l'air.

— Ça suffit, Gligori, ton dos a touché terre! crient les nôtres.

Gligori se relève, se secoue, remet son gilet, et pense qu'il aurait mieux valu ne perdre que les raisins.

Le soir, le cabaret de Théochari se remplit de buveurs. Tout le village se rassembla dehors, pour voir le fameux Kondaras. Lui, qui devenait une bête fauve, quand il se trouvait dans quelque affaire, avait l'air d'un ange maintenant. Il n'y a que les fies de Musc,

pour produire de tels gaillards : hauts comme des cyprès, minces comme une bague, des yeux grands et beaux comme ceux d'une jeune fille, une moustache noire, en hameçon. Tout le monde l'admirait, quand il buvait à la santé de Gligori, sur son escabeau. Il l'appelait frère maintenant, et vantait la douceur de ses raisins. Gligori, malgré sa mésaventure, était fier de l'avoir pour ami.

— Patron, ma gorge est sèche, et je ne t'ai pas tout dit; car je vois que cela t'intéresse, me fit alors le capitaine Thanasi.

Je demandai un troisième verre; il le but d'un trait et poursuivit :

— On envoya chercher les violons à Mégalochori. En attendant, on se mit en train. Les violons arrivèrent, on commença à chanter, on sortit les mouchoirs; la danse se déroulait comme une ganse. Marinos les fatigua tous l'un après l'autre. Après minuit, on sortit pour la sérénade, et on alla droit à la maison de Fisèki. Celui-ci habitait alors chez sa marâtre, avec sa sœur. Gligori voulut à toute force que Lémoni vint verser à boire. La jeune fille se leva, sur son premier sommeil, et se para. Un mot de son frère était une loi, pour elle. Celui-ci, d'ailleurs, amenait quelqu'un, qu'il reluquait comme gendre. Lémoni vint donc, toute parée, et présenta le plateau. C'était une jeune fille de dix-huit ans, aux yeux noirs et aux cheveux blonds. On oublia la fête, quand elle parut. Mais quelqu'un qui faillit en perdre la tête, ce fut Marinos Kondaras. Il frisait et refrisait sa moustache, faisait semblant de ne rien voir, et ses yeux ne quittaient pas la jeune fille. Gligori, en homme simple, ne remarqua rien de déplacé. Il avait du reste en sa sœur une telle confiance, qu'il n'aurait pas craint le diable en personne. Et même il était fier, qu'on la regardât ainsi. La jeune fille partit, revint, repartit; on la tint sur pied jusqu'au matin, à entrer, à sortir et à verser à boire.

Chansons et danses recommencèrent, mais Marinos

n'avait plus la tête aux folies. Il fit semblant d'avoir trop bu, s'assit dans un coin, et se remit à friser sa moustache. On eût dit que Satan était monté de l'enfer et lui parlait à l'oreille, tant il paraissait agité.

Vers l'aube, Fisèki le prit par la main, et le ramena dans la danse.

— Le vin vous endort vite, vous autres, marins, lui dit-il.

Marinos voulait se décharger, et ne résista pas. Il sortit son mouchoir et se remit à danser, comme un endiablé. Ensuite, il se lança dans les chansons. Il jeta un écu au violoniste, et lui dit l'air qu'il voulait. C'est alors qu'ont été chantées pour la première fois ces paroles, qu'on entend encore aujourd'hui dans les noces :

Tu as des yeux noirs et des cheveux blonds,  
Et, sur la joue, un grain de beauté d'or.

Tu connais la ritournelle. Rien que d'y penser, on devient fou. Quand il eut fini les chansons, Marinos retomba dans ses réflexions. Au bout d'un instant, il se tourna vers Fisèki, et lui dit :

— Ah! je n'en peux plus, mon Gligori. Qu'elle nous verse encore une fois à boire, et je m'en vais.

Gligori, saoul comme une grive, appelle Lémoni. C'est ici que cela tourna mal. Marinos se lève, prend le verre, et, regardant la jeune fille, il lui dit, comme s'il était seul devant elle :

Je suis entré dans ta vigne pour y trouver du raisin doux,  
Je n'en ai pas trouvé de plus doux que ta lèvres.

Et en disant cela, il se penche pour l'embrasser. Un tel affront était chose inouïe dans notre honnête village. La jeune fille rougit et disparut. Elle alla pleurer dehors, comme une enfant. La belle-mère s'avança, pour la première fois, et interpella violemment Gligori. Tout le monde se tut. Les violonistes se sauvèrent, et les autres suivirent un à un. Gligori parut sortir d'un songe, regarda un moment autour de lui, reprit ses sens, et se précipita sur Marinos. Mais l'ange était redevenu une bête fauve. Il tira son couteau, et lança à Gligori un regard de démon. Deux ou trois hommes

se jetèrent sur lui; on lui enleva son couteau, on le conduisit dehors, on l'emmena, et on le porta dans sa barque. En descendant, ceux qui passèrent devant chez eux entrèrent, et prirent, qui un pistolet, qui un couteau, qui une hache. Tous se mirent en ligne, sur l'échelle, comme des soldats, et lui crièrent que, s'il ne partait pas tout de suite avec ses matelots, on les coulerait à pic. Marinos n'avait que peu d'hommes avec lui, tous ivres. Il prit la gaffe, s'éloigna du bord, leur dit au revoir, avec un rire amer, et gagna le large.

Peu de temps après, Gligori Fisèki arriva avec un tromblon. Quand il vit que la barque était partie, il ne se connut plus. Il sauta dans l'eau pour la poursuivre. Idées d'homme ivre! On le mit à terre, et on le ramena chez lui.

Ici, le vieux Thanasi me fit signe encore. Quand il eut rafraîchi sa gorge, il reprit :

— Patron, jusqu'à maintenant c'était un divertissement; à partir d'ici, ça devient un roman.

Ce que je vais te dire, je ne l'ai pas vu, mais je l'ai entendu raconter souvent au défunt lui-même.

Marinos, en gagnant le large, était enragé. Après quelque temps de silence, il dit à ses matelots :

— Camarades, je vous ai tirés de plus d'un mauvais pas; à votre tour de me tirer de celui-ci. J'enlèverai cette jeune fille et j'en ferai ma femme. J'ai parcouru inutilement l'Anatolie et les Iles, à la recherche d'une femme, qui m'enflammerait le cœur, et maintenant, que je l'ai trouvée, je la laisserais! Ou je l'épouserai, ou, par saint Nicolas, nous mourrons tous les deux.

Les matelots savaient que Marinos Kondaras ne plaisantait pas.

— Mais si la jeune fille ne te veut pas? demanda l'un d'eux.

— Si elle ne me veut pas! Espèce d'idiot, tu n'as pas vu comme elle rougissait, quand je la regardais? Allons donc! Tu parles comme si tu n'avais jamais vu

de femme. Poussons vers le cap, là en face. Ce soir, nous descendrons à Therma, et nous aborderons. Je débarquerai seul, habillé en mendiant. Vous autres, vous attendrez sur le rivage.

Ainsi fut fait. Sur le tard, dès qu'il commença à faire sombre, un mendiant frappa à la porte de Fisèki. Gligori s'amusait au cabaret. Les violons n'étaient pas encore partis. La vieille bavardait dans le voisinage. La jeune fille était seule à la maison, et préparait le repas. Toute la journée Lémoni l'avait passée dans la honte. Les larmes avaient rougi ses yeux. Heureusement, les jeunes filles du quartier l'aimaient. Elles étaient allées, une à une, lui promettre de ne jamais la blâmer, en paroles ni en chansons, parce que ce n'était pas d'elle que venait le déshonneur. Lémoni s'était consolée, était revenue à elle, vers le soir. Et elle commençait à se dire qu'il aurait mieux fait, le niais, de manifester son amour en homme sage. Avec deux ou trois mots, il aurait tourné la tête à Gligori. Maintenant, c'était fini. Elle ne le reverrait plus, et n'entendrait plus parler de lui. Ce fut alors qu'on frappa à la porte.

— Qui est là? demanda la jeune fille.

— Que le bon Dieu pardonne à tes morts, mon enfant. J'entends, mais je ne vois pas. Aie pitié de moi, et fais-moi l'aumône.

La porte s'ouvre, et la jeune fille avance la main, avec un morceau de pain.

— Que le bon Dieu pardonne à tes morts, murmure encore Marinos, et il se précipite à l'intérieur.

Lémoni le reconnaît aussitôt et s'évanouit.

Marinos n'avait pas de temps à perdre. Il regarde autour de lui, sort son mouchoir, lui lie la bouche, la prend sur son épaule, passe par la cour, saute, du mur de derrière, dans des ruines, puis dans un champ, de ce champ dans un autre, s'arrête sous un arbre, et lui jette au visage de l'eau de fleurs d'oranger, qu'il avait avec lui. Lémoni ouvre les yeux; Marinos voit qu'il n'y a rien à craindre, lui lie de nouveau la bouche, et va droit à la barque.

Ses compagnons attendaient, la rame à la main. Une heure après, ils arrivaient à Kalochori.

En route, la jeune fille revint à elle, mais Dieu sait dans quel état elle se trouvait. Marinos la soigna, comme une mère son premier-né. Il lui parla, lui fit des promesses, la prit par la douceur, ne lui dit pas une parole dure, ne la rudoya pas. Sa respiration devint plus calme. Son cœur semblait lui dire quelque chose, qui tranquillisait un peu son esprit. Mais, tout à coup, elle songea à sa maison, à son frère, au village, à la honte de la chanson qu'on ferait sur elle. Nouvel évanouissement et nouveaux ennuis. Quand l'eau de fleurs d'oranger l'eut fait revenir à elle, Marinos, qui comprenait ce qui la rongait, recommença à lui parler gentiment, lui promit qu'il ne la toucherait pas, tant qu'ils ne seraient pas mariés; qu'on ne les marierait pas, tant qu'elle ne dirait pas *oui*; et il en prit ses compagnons à témoins.

On était à Kalochori, et Lémoni n'avait pas encore ouvert la bouche. Marinos lui fit observer qu'il n'y avait plus de temps pour les réflexions, parce qu'on était arrivé. La jeune fille se mit alors à pleurer, puis comme on allongeait le crochet pour aborder et pour débarquer derrière le port, elle prit son courage à deux mains et lui dit :

— Si tu me jures, devant la Vierge et saint Nicolas, en présence du pope, que ta vie désormais sera tranquille et douce comme les paroles que tu m'as dites, que tu laisseras la mer et ton couteau, que tu reviendras au village avec le pope, pour qu'il témoigne qu'il m'a prise honnête de tes mains, et que tu resteras toujours avec moi, alors je dirai *oui*.

Marinos ne voulait que cela. Il était décidé à tout promettre, pour l'amour d'elle.

On débarqua, on passa par des rues obscures, et on alla vers l'église de Kalochori. On trouva la cellule, on appela le prêtre, on lui expliqua de quoi il s'agissait. Le pope dit d'abord *non*. Quand il vit les couteaux, que faire? Il mit son étole et les maria. Mais avant la bénédiction, il y eut un double serment, sur l'Evan-

gile et devant saint Nicolas, que Marinos craignait plus encore que l'Évangile.

— Maintenant, en route, et le pope avec nous, dit Marinos.

La barque aborda dans notre port, une heure avant le jour. Les matelots s'étaient tous armés, pour prévenir les contretemps, au cas où les nôtres les auraient éventés. Le pope sortit d'abord, et se dirigea vers la maison de Gligori. On y était sens dessus dessous. Toute la nuit sur pied, toute la nuit dehors, avec des lanternes. On s'appêtait à envoyer des gens dans les villages à la recherche de Lémoni.

Le pope les calma tous. En entrant dans la maison, il alla droit au frère de la jeune fille, qui était assis les joues dans ses mains et les coudes sur les genoux, avec des yeux égarés, et lui dit :

— Mon enfant, la bénédiction de Dieu soit avec toi. N'aie pas peur. Ta sœur est honnête et pure, comme à l'heure où elle est née. Celui qui l'a prise pour femme est un autre homme maintenant. Voici son serment. Si tu ne sais pas lire, écoute : « Je jure sur l'Évangile et par saint Nicolas tout-puissant que, depuis ce moment où je prends comme femme Lémoni, fille de Mastrovasili, de Nérochori, jusqu'à la fin de ma vie, je laisserai la mer, je ne toucherai pas de couteau, je vivrai auprès d'elle, à Nérochori, je ne lui dirai jamais une parole amère, mais que je vivrai et que je mourrai avec elle, en paix et en amour. — MARINOS KONDARAS. »

Fisteki écuma. Le pope, un homme de cœur, qui avait voyagé dans son temps, ordonna à tout le monde de sortir. Ils restèrent une heure seuls, Gligori à mugir et à s'agiter, le pope à le catéchiser. Quand le jour commença à poindre, nous entendîmes, du dehors, moins de cris et plus de conversations. Et, quand le soleil vint frapper la cime que tu vois là-bas, le pope, Gligori, tous les parents et quelques voisins, violons devant, descendirent au rivage, pour aller chercher les jeunes mariés.

Lorsque Marinos et les siens virent les violons et les

réjouissances, ils se mirent à pleurer de joie, comme de petits enfants. Lémoni n'y tint plus, et s'évanouit de nouveau. Mais, cette fois, ce fut Gligori, qui lui jeta de l'eau de fleurs d'oranger. Il la ranima, et la fit sortir de la barque.

Tout le village s'était rassemblé. Nous remontâmes, en chantant la chanson de la jeune mariée. Je n'oublierai jamais cette conduite-là. Nous allâmes d'abord à Saint-Nicolas. Marinos fit vœu de changer sa barque en une veilleuse d'argent. Tu as dû la voir aujourd'hui, cette veilleuse-là.

Après les prières, on se rendit à la maison. Les femmes vinrent, on para la mariée, la noce commença. Une noce à rebours : d'abord la cérémonie, ensuite les divertissements. Les réjouissances durèrent des jours et des nuits. Je n'avais pas de moustache alors, et ce fut la première fois que je pris part à la danse. C'est pourquoi je m'en souviens si bien. S'il fallait te raconter tout, patron...

Je priai le vieux Thanasi d'en rester là, pour cette fois, car il était tard, et il me fallait partir. Je lui offris encore un verre, et je lui souhaitai le bonsoir.

— Mais je ne t'ai pas tout dit, patron. Je ne t'ai pas dit quel homme était devenu cette bête fauve adoucie, ni le bonheur qu'il a eu avec sa Lémoni et avec la vigne que leur avait donnée Gligori. Je ne t'ai pas dit que, pendant des années, il n'a pas voulu pêcher. Si bien qu'un jour, le pope de Kalochori, qui les avait mariés, a dû venir lui dire qu'il avait vu en rêve saint Nicolas, irrité de ce que Marinos ne pêchait plus ! Alors il a pris de temps en temps l'épervier, pour pêcher des poissons à sa petite femme.

Bref, patron, ils ont vécu, ainsi unis, pendant cinquante ans, et c'est ainsi qu'ils sont morts aujourd'hui. Leur seul regret était de n'avoir pas d'enfant. Tous les autres biens du monde, ils les avaient. C'était la volonté de Dieu, que son âme fût sauvée par une jeune fille, par une femme. Et après, on dit que les femmes vous dam-

nent! Mais, vois-tu, il y a femmes et femmes, patron. Regarde la mienne, la sorcière, et dis-moi si je n'ai pas raison de passer la soirée au cabaret.

— Allons, bonsoir, capitaine. Je vais allumer un cierge à l'église, et je partirai, car ma femme se fâchera aussi, si je tarde trop.

Je me levai et je m'éloignai.

Je retournai à l'église. C'était une heure environ avant le coucher du soleil. Tout était tranquille au cimetière. La porte était fermée; ni pope, ni fossoyeur. J'ouvris, j'entrai, j'allai vers la tombe.

Il y en avait deux maintenant, côte à côte, et, sur elles, une croix, faite avec le pic et la pioche.

Je me penchai, et je demandai à Dieu de peupler le monde de couples semblables, qui commencent leur vie enlacés, et descendent au tombeau, la main dans la main.

ARGYRIS EFTALIOS.

(Traduit du grec moderne par HUBERT PERNOT.)